

Denis Hambucken

La Bataille des Ardennes
Le quotidien des GI

Racine



Sommaire

La Bataille des Ardennes	6
L'uniforme et l'équipement	16
La conscription	18
Les vaccinations	19
Les plaques d'identité	19
Les camps d'entraînement	20
Les uniformes d'apparat et de travail	23
L'instruction au tir	24
Le salaire	25
<i>Francis Gaudere se souvient</i>	26
La mitrailleuse M3	27
L'arsenal de la démocratie	28
Les mitrailleuses Browning de .30 pouce	30
L'attaque des « robots »	32
Le fusil M1 « Garand »	34
<i>Peter Drevinski se souvient</i>	35
Le fusil automatique Browning M1918A2	36
Les objets personnels	37
« Debout, fils de pute ! »	38
Le char léger M5 « Stuart »	39
<i>Christian et Jeanne de Marcken se souviennent</i>	40
Prisonniers de courte durée	42
Les trous	42
Les aviateurs	44
Un deuxième ennemi	46
Le singe d'Ida	47
Les gants et les moufles	48
Les chapeaux d'hiver	49
<i>Elvire Herbillon se souvient</i>	50
La mitrailleuse Thompson M1928A1	51
La ceinture cartouchière	52
Le masque à gaz M3	53
La carabine U.S. de calibre 0.30, M1	54
Le char moyen M4 « Sherman »	55
Le repos et les loisirs	56

Les permissions et les congés	56	Le sauf-conduit	97
<i>Herb Adams se souvient</i>	57	Le casque M1	98
<i>Dr John McAuliffe se souvient</i>	58	<i>Bill et Betty Gast se souviennent</i>	99
La jeep	59	Le télégraphe	100
L'exécution du soldat Eddie Slovik	60	Le canon de 155 mm M1 « Long Tom »	101
Tricoter pour la victoire	61	Les capotes, manteaux et blousons	103
Le Red Ball Express	62	Le « nouvel obus avec un drôle de détonateur »	103
<i>Athanace Landry se souvient</i>	64	La voiture blindée M20	104
Le tabac	65	Axis Sally	105
La correspondance	66	Laissé-pour-compte	106
La censure	67	Les bottines de combat	106
La tente et la couverture	68	L'autochenille M3	108
La gourde	69	Les couvre-chaussures et bottes à neige	109
<i>William Campbell se souvient</i>	70	Le siège de Bastogne	110
L'opération Greif	71	Les gelures et le « pied de tranchée »	112
La trousse de toilette	72	Les anges de Bastogne	113
Le bombardement de Malmedy	73	Les pillages et le vandalisme	114
Le lance-flammes M2	74	Le magasin PX	115
<i>Charles et Georgette Mernier se souviennent</i>	75	Tombés du ciel	116
Le corps médical	76	« Repple depples »	116
Le V-Mail	78	Une alliance fragile	118
La matériel de l'infirmier	79	La bataille de Lanzerath	119
<i>Dorothy Taft-Barre se souvient</i>	80	Les grenades et les lance-grenades	121
Les sous-vêtements	81	De la lecture pour les soldats	123
Le char léger M24 « Chaffee »	82	Un chassé-croisé macabre	123
Le pistolet automatique M-1911A1	83	Noël dans les Ardennes	124
L'éclairage	83	Les massacres	126
La nourriture	84	Red hait les Allemands	127
Un méchant cas de « GI »	85	L'USO	128
<i>Marcel Schmetz se souvient</i>	86	Le lance-roquette antichar M9 « Bazooka »	129
Le char M10 chasseur de char	87	Les maladies vénériennes	130
Les rations de campagne C&D	88	<i>Chester Wenc se souvient</i>	131
La ségrégation	89	Les mines et les pièges allemands	132
Les rations de campagne K	90	« Blue 88 »	133
<i>Victor Sacco se souvient</i>	91	La chasse au trophées	134
Le paquetage du soldat	93	Des draps de lit de camouflage	135
Le havresac M1928	95	Après la bataille	136
Les téléphones et les radios	96	Sources	138
		Index	140



La Bataille des Ardennes

La libération de l'Europe occidentale

Après le succès de l'opération « Overlord », le débarquement du 6 juin 1944, il faudra deux mois de combats acharnés pour que les Alliés se dégagent des haies de l'arrière-pays normand. Mais ensuite, les forces allemandes semblent s'effondrer. Le 15 août, les Alliés lancent l'opération « Dragoon », un débarquement sur la Côte d'Azur. Menacés d'encerclement, les Allemands se retirent. Paris est libérée le 25 août, Bruxelles à peine une semaine plus tard.

Christian de Marcken a seize ans en 1944. Il se rappelle avoir observé, avec sa mère et plusieurs de ses frères et sœurs, le repli d'une colonne allemande près de Rixensart. À cause d'une pénurie d'essence, les camions allemands sont tirés par des chevaux confisqués dans les fermes de la région. Lorsqu'ils aperçoivent un escadron d'avions américains P-47, Mme de Marcken et ses enfants s'éloignent rapidement. De loin, ils observent les avions piquer l'un après l'autre dans le bruit des mitrailleuses, des explosions et des hennissements des chevaux. Christian se souvient des traînées de balles de mitrailleuses brillant dans le ciel, en raison de l'angle des rayons du soleil. Lorsque sa mère et lui reviennent plus tard pour prélever un peu de viande sur les carcasses des chevaux, des épaves de camions calcinés jonchent la route. Les Allemands ont évacué les morts et les blessés mais, dans un fossé, le jeune adolescent trouve un casque allemand avec, à l'intérieur, la tête d'un soldat décapité. Il témoigne : « À l'époque, je n'étais même pas écœuré. J'éprouvais une telle haine envers les Allemands ! »

La nouvelle de l'avancée rapide des Alliés se répand comme une traînée de poudre. Ses parents prennent des risques énormes en cachant un poste de radio dans la maison, derrière une pile de bois de chauffage. Pendant que les parents écoutent la BBC, les enfants montent la garde aux fenêtres, un peu partout dans la maison. Les bonnes nouvelles encouragent les résistants à prendre des risques. Un jour de

septembre 1944, deux Allemands passent à Hody sur une moto avec side-car. Des résistants ouvrent le feu et abandonnent les cadavres sur la chaussée. Cette attaque peu judicieuse attire la vengeance de la division SS « Das Reich » qui exécute dix-sept hommes et met le feu au village ¹.

Partout où ils passent, les Alliés sont accueillis en héros par des foules en liesse. Al York, du 309^e bataillon de sapeurs de combat, reflète le sentiment de nombreux GI sur la population belge : « On n'aurait pas pu trouver un peuple plus accueillant. Les Belges étaient vraiment les plus chaleureux, encore plus que les Hollandais. » René Mamèche avait six ans en 1944. Il habitait Temploux, près de Namur où ses parents tenaient une boulangerie. Il se souvient avec émotion de l'arrivée des Américains le 3 septembre 1944 : « Ce fut un jour de liesse inimaginable à notre époque ! Acclamations, embrassades, fleurs. Les villageois avaient sorti leurs meilleures bouteilles. » Le petit René est très impressionné par les armes et les véhicules flambant neufs, ainsi que par les jeunes soldats, grands, robustes, souriants et décontractés : « Les soldats américains étaient très gentils avec les enfants, surtout les soldats noirs. Ils s'arrêtaient volontiers et nous donnaient des friandises. »

Les Américains s'installent dans le village et construisent un champ d'aviation. D'après René, les installations militaires sont très peu surveillées et, malgré quelques incidents, la population s'entend bien avec les soldats : « Il y avait bien quelques frictions, dues à certaines relations avec des jeunes femmes. D'autre part, certains soldats s'adonnaient volontiers à la boisson et abandonnaient leurs véhicules dans les rues du village ou sur les lignes du tram ! » René se souvient également de trois soldats boulangers qui, avec la permission de ses parents, utiliseront un après-midi l'atelier de boulangerie pour préparer des tartes et des gâteaux pour la fête de Thanksgiving.

Charles Mernier, lui, a dix ans à l'époque. Il se souvient de la libération plus discrète d'Assenois. Au son du clocher, Charles accourt au village juste à temps pour apercevoir deux soldats dans une jeep qui passe, s'arrête un moment, puis repart.



L'avancée des Alliés est si rapide que leur approvisionnement ne suit pas. En moyenne, les vingt-huit divisions en France et en Belgique consomment vingt mille tonnes de provisions par jour². Les chemins de fer et les ports français ont été sévèrement endommagés par les bombardements, ou sabotés par les Allemands. Pour garantir l'approvisionnement des troupes, une opération de camionnage connue sous le nom de « Red Ball Express » est établie entre les plages du débarquement en Normandie et les troupes qui s'approchent de la frontière allemande. Mais les problèmes de ravitaillement persistent. Le 4 septembre, les Anglais libèrent les installations portuaires d'Anvers, presque intactes. Mais au lieu de libérer l'estuaire qui sépare le port de la mer du Nord, le maréchal Bernard Montgomery, soucieux d'être le premier à traverser le Rhin, prépare l'opération « Market Garden ». Cette entreprise ambitieuse, où les divisions aéroportées jouent un rôle majeur, est une tentative de contourner par les Pays-Bas la ligne de défense allemande dite « Ligne Siegfried ». Malheureusement, l'aventure se solde par un échec cuisant.

Le 21 octobre, après vingt jours de combats, Aix devient la première ville allemande majeure à tomber aux mains des Américains. Plus au sud, la forêt de Hurtgen, une zone de moins de cinquante kilomètres carrés, fait l'objet de combats particulièrement meurtriers – et vains. Avec l'arrivée des pluies froides de l'automne, la morosité s'installe. Les divisions, comme la 36^e d'infanterie, qui avançaient en moyenne de seize kilomètres par jour au début de septembre, sont presque à l'arrêt à la fin du mois³. Les cas de désertion et d'automutilation se multiplient, et tout espoir de victoire avant Noël s'est dissipé. Il est temps de faire le point et de se préparer à une longue et difficile campagne d'hiver.

La perspective allemande

Même les Allemands comprennent que seul un miracle pourrait sauver l'Allemagne d'une ultime défaite. Le Reich est engagé dans une guerre sur trois fronts. Son allié italien Benito Mussolini a été destitué et brutalement exécuté. Hitler a perdu la France, la Belgique, le Luxembourg, l'Afrique du Nord et une bonne partie de l'Italie. Les Britanniques et les Canadiens sont sur le point de libérer les Pays-Bas. Les Russes avancent inexorablement à travers la Pologne. Les avions alliés ont conquis le ciel européen et bombardent l'Allemagne quotidiennement.

Dans l'esprit tortueux d'Hitler, cependant, tout n'est pas perdu. Son entourage craint ses colères et ses accusations de défaitisme. Plutôt que de le confronter à la réalité, ils préfèrent lui présenter des nouvelles positives et des prévisions optimistes. Hitler n'a donc pas pleine conscience de la gravité de la situation. Il reste confiant : le destin va intervenir en sa faveur, comme cela a manifestement été le cas en juillet, lors de la tentative d'attentat à la bombe à laquelle il a miraculeusement échappé. Hitler est convaincu que les soldats allemands de race aryenne sont intrinsèquement supérieurs aux soldats anglo-américains. Il estime que la puissance industrielle américaine constitue un avantage déloyal et que, sans l'appui de leurs forces aériennes, les Alliés ne feraient pas le poids. Les pertes en territoire ne sont pas sans présenter certains avantages stratégiques. Alors que les lignes d'approvisionnement des Alliés ont atteint le seuil de la rupture, celles des forces allemandes sont plus courtes et moins vulnérables. Sous la direction d'Albert Speer, les industries de guerre allemandes ont été décentralisées et optimisées, si bien que, malgré les risques accrus de bombardements, elles atteignent un niveau de production



L'équipage de ce char léger fait une pause pour profiter de l'hospitalité belge. Les soldats sont souvent payés en francs belges dans l'espoir de revitaliser l'économie. Ce petit « Mannekenpis » fut acheté en 1944 par Bill Gast, un chauffeur de char de la 743^e division blindée.

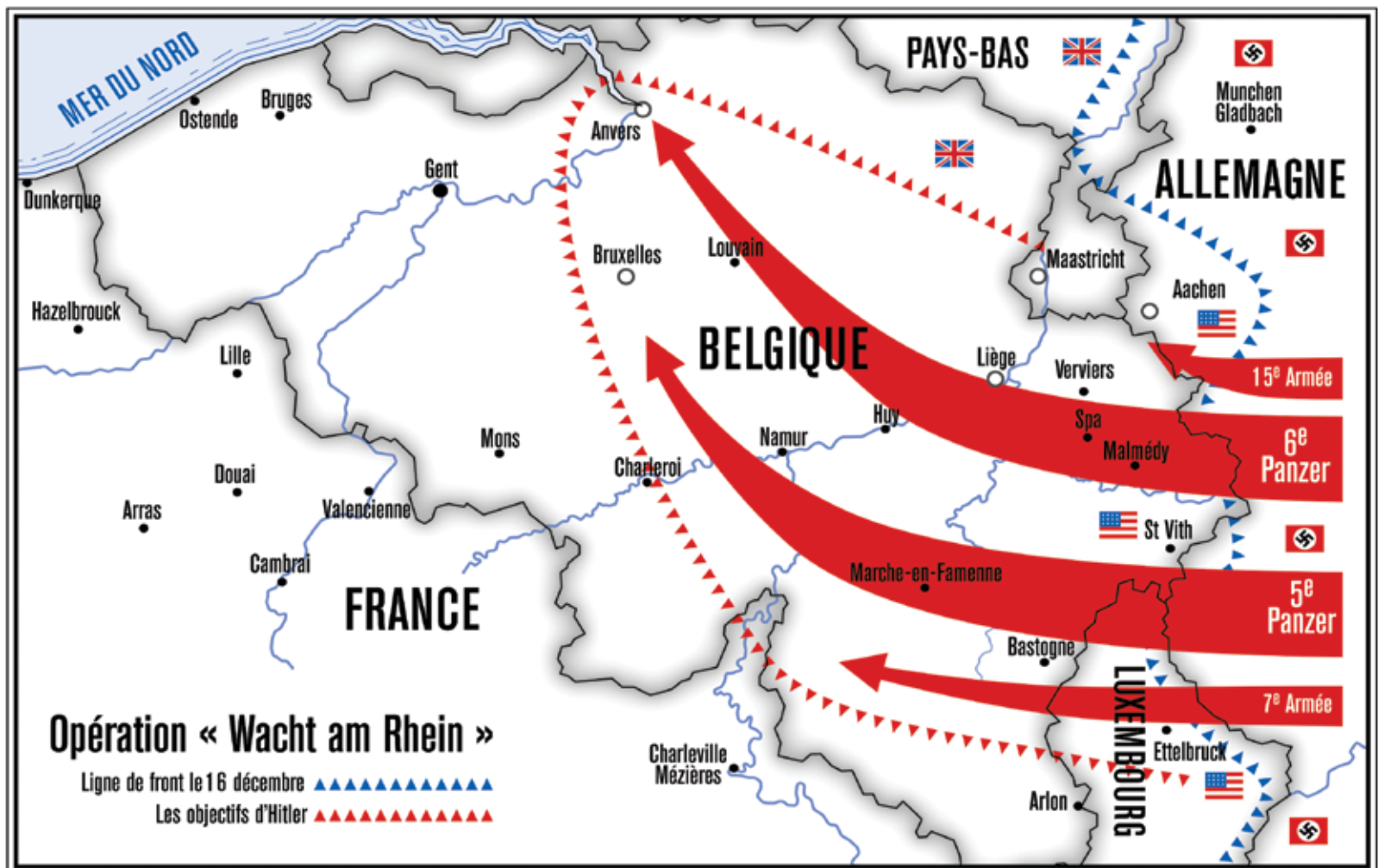
record (sauf pour les avions et le carburant). En se repliant, les forces armées, les chars et les pièces d'artillerie deviennent de plus en plus concentrées et, puisque les Alliés vont dorénavant se battre sur le sol allemand, ils ne pourront plus profiter de l'aide des populations autochtones et des organisations de la Résistance. Hitler sait qu'il doit absolument passer à l'offensive pour influencer le cours de la guerre. Le front russe est beaucoup trop vaste pour qu'une opération, limitée par les pénuries de carburant, ait un effet décisif ou durable. Mais Hitler perçoit une opportunité à l'ouest.

Wacht Am Rhein

Le 6 septembre 1944, lors de sa conférence quotidienne, Hitler annonce à un cercle restreint d'officiers qu'il a décidé de passer à l'offensive à l'ouest. Son point de départ : les Ardennes ; son objectif principal : Anvers. Le port, capturé presque intact par les Anglais quelques semaines plus tôt, deviendra certainement le point principal de

ravitaillement des forces alliées. Hitler sait que les Ardennes ne sont que légèrement défendues. Le terrain boisé et le temps nuageux dissimuleront les mouvements de troupes durant les préparatifs et pendant l'offensive. De plus, la ligne entre le nord des Ardennes et le port d'Anvers marque approximativement la démarcation entre les Américains au sud et les Anglais au nord, ce qui isolera les Anglais, exacerbera les tensions entre Alliés et rendra plus compliquée la coordination d'une riposte militaire commune.

Les généraux d'Hitler jugent l'opération trop ambitieuse, étant donné les manques d'effectifs et les pénuries de carburant. Ils proposent des offensives plus modestes, mais Hitler rejette tout compromis. L'opération « Wacht am Rhein » (Garde du Rhin) est prévue pour le mois de novembre. Elle fait appel à quatre armées sur un front de 140 kilomètres entre Monschau et Echemnach. Les véhicules devront faire le plein dans les dépôts d'essence américains capturés. L'opération « Greif » (Griffon) infiltrera des commandos déguisés en soldats américains en tête des forces



principales pour qu'ils puissent s'emparer des ponts sur la Meuse avant que ceux-ci ne soient détruits par les Américains. L'offensive comprend également l'opération « Bodenplatte » (Plaque de base), une série d'attaques aériennes simultanées sur les terrains d'aviation alliés, et l'opération « Stösser » (Pingouin), un largage nocturne de quelque mille trois cents parachutistes sur le carrefour de la Baraque Michel pour bloquer les renforcements alliés venant du nord. La 5^e armée, sous le commandement de Hasso von Manteufel, et la 6^e, sous Sepp Dietrich, ont pour mission de traverser la Meuse vers Bruxelles et Anvers. Les 15^e et 7^e armées seront déployées pour renforcer respectivement les flancs nord et sud.

Le front fantôme

Les récits américains de la Bataille des Ardennes parlent souvent de « montagnes ». Si le froid et la neige abondante de l'hiver 1944-45 ont renforcé le caractère alpin de la région, on ne peut cependant parler de véritables montagnes. La région est une succession de plateaux traversés par quantité de vallées sinueuses. Le terrain forme un patchwork de forêts de feuillus, de plantations d'épicéas et de pâturages avec, de-ci, de-là, des petits villages pittoresques. Il n'y a pas de grand centre urbain. Les villages et les petites villes ne sont guère que des groupes isolés de maisons en

Pierre, agglomérés autour de vieilles églises et de châteaux-fermes. D'un point de vue stratégique, comparées aux régions avoisinantes, les Ardennes favorisent les actions défensives. Les vallées profondes et les collines boisées limitent le trafic à un réseau restreint de ponts et de routes étroites et sinueuses. Les villages voisins ne sont souvent reliés entre eux que par une seule route.

Le général Eisenhower s'intéresse peu aux Ardennes, car il estime que les régions de part et d'autre sont beaucoup plus propices aux actions offensives. La 1^{re} armée du général Hodges occupe le secteur. Elle fait partie du 12^e groupe d'armées, qui s'étend d'Aix à la Lorraine. Les Ardennes constituant un front stagnant où il ne se passe pas grand-chose, les soldats américains le surnomment le « front fantôme ». La 1^{re} armée, qui vient de perdre en vain trente mille hommes dans la forêt de Hurtgen, y a été envoyée pour se reconstituer et acclimater ses réservistes. C'est au nord, entre Aix et Elsenborn, que la concentration de troupes est la plus forte : Eisenhower y prévoit sa prochaine offensive. Les autres secteurs ne sont que faiblement défendus, certains ne sont patrouillés que durant la journée par des jeeps.



Aux centres de repos, les soldats profitent de luxes, tels que des lits confortables, des douches chaudes et l'occasion de se raser et de se faire couper les cheveux. Ce soldat est ravi de découvrir le lit moelleux dans lequel il dormira quelques jours.
Photo de l'armée américaine.

Les préparatifs allemands

Hitler sait que ses chances de succès dépendent de deux conditions : d'abord, l'élément de surprise ; il doit être préservé à tout prix et l'offensive doit respecter un calendrier ambitieux pour ne pas laisser aux Américains l'occasion de se regrouper et de s'organiser. Ensuite, la météo : elle doit être suffisamment mauvaise pour clouer au sol les avions anglais et américains. Pour éviter les fuites ou l'interception des messages, Hitler impose un strict silence radio et téléphonique. Seul un cercle très restreint d'officiers est au courant de l'opération ; ils ont juré de garder le secret sous peine de mort et tous sont placés sous l'étroite surveillance de la Gestapo. Concentrer les troupes et les énormes quantités d'équipement, de munitions et de provisions nécessaires représente un défi logistique majeur. Des centaines d'unités, de pièces d'artillerie et de chars sont acheminés de nuit depuis des régions aussi éloignées que la Norvège et la Pologne sur un réseau de chemin de fer bombardé quotidiennement par les Alliés. Arrivés à destination près des lignes américaines, ils sont soigneusement dispersés et camouflés. Pour éviter de trahir leur présence par la fumée des cheminées, les soldats allemands reçoivent du charbon de bois au lieu de bois de chauffage. Le gros des troupes n'est informé de son rôle que la veille de l'offensive.

Malgré tous ces efforts, il est presque inévitable d'éveiller les doutes de la population et des soldats américains ; pourtant, l'état-major US ignore les rapports alarmistes. Le 1^{er} lieutenant Wesley Ross accompagne une patrouille du 38^e groupe de cavalerie près de Bullingen. Il écrira plus tard : « Les Allemands coupaient des arbres avec des scies et des haches. Des chars et autres véhicules lourds se déplaçaient sur des routes sur lesquelles ils avaient répandu de la paille pour assourdir les bruits des chenilles. Nous étions cachés à près de deux cents mètres, sur l'autre versant d'une vallée. Nous avons longtemps entendu les bruits de chars lourds, et nous nous doutions bien que quelque chose d'inhabituel se préparait ⁴. »



Bill Campbell, de la 28^e division d'infanterie, occupe un poste d'observation dans les Ardennes. Lorsqu'il décrit par téléphone une augmentation importante du trafic de camions et de chars, le quartier général lui répond : « Il doit s'agir de nos propres véhicules. » Ce à quoi Bill répond : « Depuis quand portons-nous des uniformes gris ? »

L'offensive

Le 16 décembre, à 5h30 du matin, les soldats de garde observent sur un front de 140 km les flashes lointains de l'artillerie allemande. Les soldats engourdis, bien protégés dans leurs tranchées, ont l'habitude des bombardements, mais le barrage s'avère plus long et plus intense qu'à l'accoutumée. John Schaffer, de la 106^e division d'infanterie, écrit : « Je me suis baissé au plus profond de mon trou et je me suis tapi dans mon casque. » Dans certains secteurs, les positions américaines sont illuminées par d'énormes projecteurs dont les rayons sont réfléchis sur les nuages bas pour faire effet de lunes artificielles. Des hordes de Volksgrenadiers armés de mitrailleuses émergent soudain de la brume des sous-bois. Harry Martin Jr, de la 106^e division d'infanterie, raconte : « Ils étaient comme fous, ou ivres, ou drogués. Ils accouraient en hurlant [...]. J'étais complètement paniqué. C'était comme si j'avais perdu toute ma force, comme si j'étais déjà mort. Je me battais comme un zombie. Je tirais la gâchette de mon fusil machinalement, sans réfléchir ni viser ⁵. »

Les Volksgrenadiers sont suivis par une deuxième vague de Panzergrenadiers avec des véhicules blindés. Chuck Wenc, de la 106^e division d'infanterie, se souvient que les soldats craignaient plus que tout les chars dits « Tigres » : « Quand tu es dans un trou et que tu l'entends approcher, tu chies dans ton froc. On entend bien qu'il est colossal. On le reconnaît immédiatement à son canon, gros comme un poteau téléphonique ! Il y avait un autre gars dans un trou un peu plus loin, peut-être à une trentaine de mètres. Le char ne m'a sans doute pas vu. Il est passé juste au-dessus de moi. J'ai attendu quelques secondes, puis j'ai sorti la tête pour jeter un coup d'œil. Le char s'éloignait. Il s'est arrêté au-dessus du trou de l'autre soldat et a tourné sur place, de gauche à droite, pour que le trou s'effondre. Le gars a disparu, enterré vivant. »

Les obus allemands détruisent les lignes téléphoniques et on ne peut se fier aux radios à cause du terrain et de la météo, sans compter le brouillage allemand. Les troupes arrière ne parviennent pas à se faire une idée générale de la situation et la

Cette photo fut prise à Honsfeld, probablement le 17 décembre. Honsfeld est sans doute le site du premier massacre de prisonniers américains. Un des Allemands attache les chaussures qu'il vient de dérober au cadavre américain couché dans la boue. Photo de l'armée américaine.



Ces deux photos, prises en l'espace de quelques minutes, montrent des soldats SS qui avancent le long d'une colonne de véhicules américains détruits. Un d'eux est armé d'un Sturmgewehr 44, le premier fusil mitrailleur moderne au monde. Photos de l'armée américaine.

plupart des unités s'imaginent faire l'objet d'une attaque locale. À l'est de Saint-Vith, deux des trois régiments de la 106^e division d'infanterie sont encerclés. Ils ne sont pas certains d'être autorisés à se replier, et pensent que des renforts sont sur le point de les rejoindre. Attaqués de toutes parts, à court de munitions, plus de sept mille hommes déposent les armes et se rendent. Il s'agit de la plus grosse défaite américaine de toute la guerre en Europe. Par endroits, les Allemands sont jusqu'à six fois plus nombreux que les Américains⁶, et les pertes sont lourdes. Nombre d'unités sont contraintes de se replier et, dans certains secteurs, la panique est contagieuse. Alors qu'ils fuient vers l'ouest, les soldats dépités et les hordes de réfugiés font boule de neige. Beaucoup d'unités se retrouvent isolées derrière les lignes ennemies, accablées de blessés graves et à court de munitions. Chuck Wenc figure parmi les soldats de la 106^e division qui ont échappé à l'encerclement. Il raconte : « On a été frappé lourdement. Puis le lieutenant nous a dit : "Chacun pour soi ! Sauvez-vous ! Retirez-vous !" [...] Je me suis retrouvé avec toutes sortes d'unités, je ne reconnaissais presque personne. » Chuck se joint à la 7^e division blindée, puis à la 82^e division parachutiste : « On se battait en petits

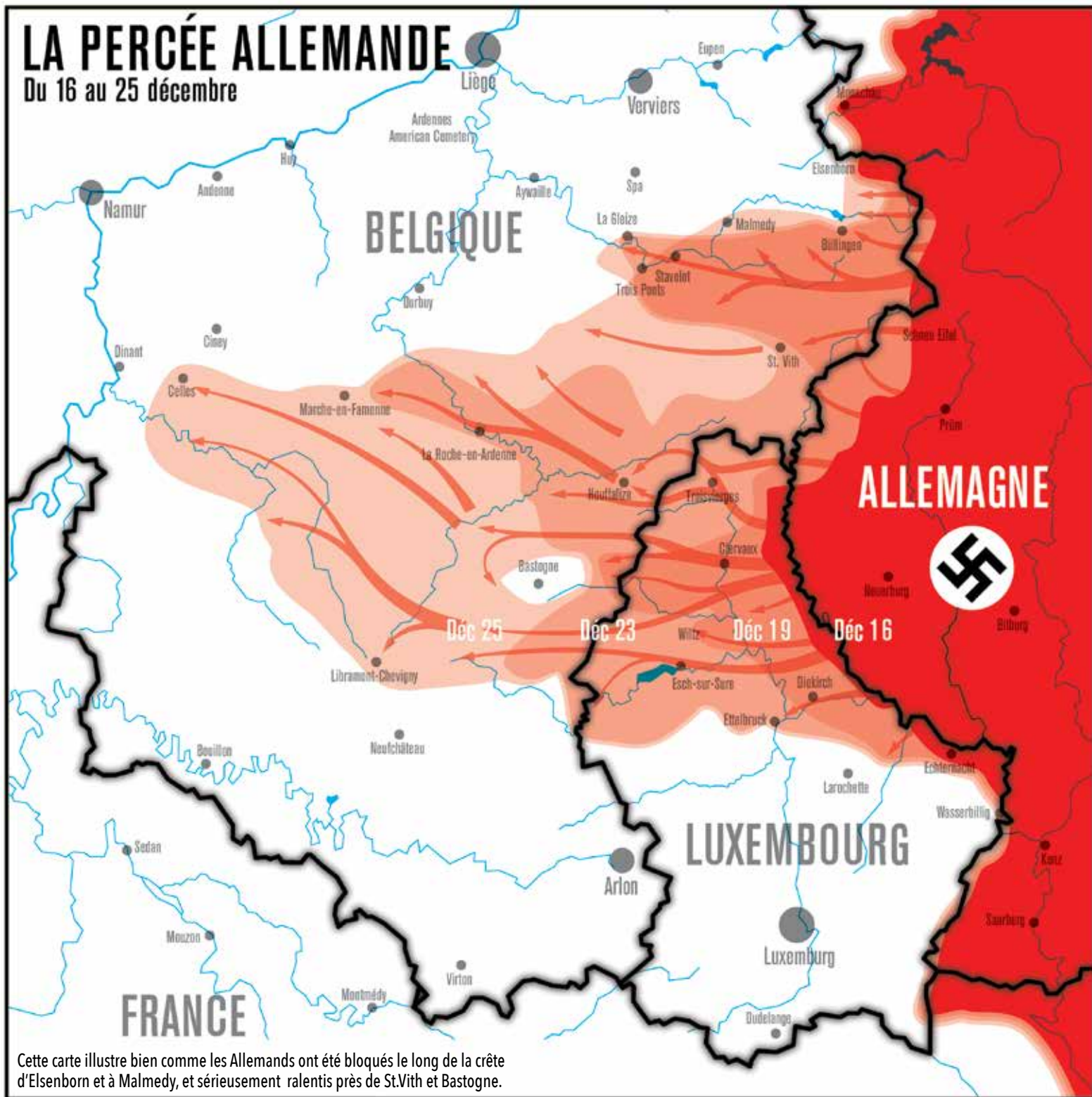
groupes de cinq ou six hommes contre des compagnies entières, uniquement parce qu'on avait assez de nerf pour se battre ; il n'y avait personne pour nous donner des ordres. »

Le secteur nord

La 6^e armée Panzer, sous le SS-Oberstgruppenführer Josef « Sepp » Dietrich, dirige le secteur nord, qui offre le chemin le plus direct vers Anvers. Le fer de lance de la 6^e armée est le Kampfgruppe Peiper, du nom de son commandant SS-Obersturmbannführer Joachim Peiper, de la 1^{re} division Panzer SS. Le Kampfgruppe Peiper constitue l'unité la plus puissante et la mieux équipée de toute l'offensive. Avec cinq mille hommes et une centaine de chars d'assaut⁹, en plus des véhicules de support et des pièces d'artillerie, la colonne de Peiper fait 25 km de long⁸. Peiper a le choix entre plusieurs routes à travers le passage de Losheim, mais il est vite confronté à des contretemps. La division d'élite de cinq cents parachutistes, chargée d'ouvrir une brèche à travers les lignes américaines, est retenue presque toute une journée à Lanzerath par une vingtaine d'Américains (voir page 119). L'opération aéroportée « Stösser », qui vise à s'emparer du carrefour de la Baraque Michel pour repousser les renforts venus du

LA PERCÉE ALLEMANDE

Du 16 au 25 décembre



Cette carte illustre bien comment les Allemands ont été bloqués le long de la crête d'Elsenborn et à Malmédy, et sérieusement ralentis près de St.Vith et Bastogne.

Ces trois soldats SS fument des cigarettes américaines qu'ils viennent de saisir. L'un d'eux porte le pistolet Browning HP 35 inspiré du pistolet Colt M1911 et fabriqué par la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre de Herstal sous occupation allemande. Le HP 35 était à l'origine destiné à l'armée belge. Photo de l'armée américaine.

nord, est un échec presque total. Les parachutistes et leurs pilotes sont mal formés. À cause du vent et du manque de visibilité, les hommes se retrouvent beaucoup trop clairsemés. Parmi les mille trois cents parachutistes, seuls trois cents parviennent à atteindre leur lieu de rassemblement.

L'échec de l'opération « Stösser » et la résistance acharnée des Américains sur la crête d'Elsenborn forcent Peiper à emprunter des routes moins favorables, plus à l'ouest. Tout le long de son chemin, Peiper et ses SS commettent des massacres de soldats et de civils, sans doute pour satisfaire à la volonté d'Hitler qui avait souhaité que ses soldats soient « précédés par une vague de terreur³ ». Le 17 décembre, près de Malmedy, les hommes de Peiper exécutent de sang-froid quatre-vingt-quatre prisonniers américains (voir page 126). La nouvelle du massacre se répand rapidement. La plupart des Américains sont dorénavant déterminés à se battre jusqu'au bout plutôt que de se rendre, et ne font plus de quartier aux Allemands, surtout s'ils portent l'uniforme SS.

Manquant de carburant pour atteindre Anvers, Peiper est obligé de s'emparer des stocks d'essence américaine. Pendant la bataille d'Elsenborn, Joseph Kiss, de la 2^e division d'infanterie, remarque qu'un soldat allemand sur quatre porte un tuyau de caoutchouc d'un mètre cinquante de long : « On se demandait pourquoi, puis on s'est rendu compte que c'était pour siphonner l'essence des véhicules abandonnés ou endommagés¹⁰. »

Des avions américains, profitant de brèves éclaircies, repèrent la colonne de Peiper et la harcèlent. Des sapeurs font sauter plusieurs ponts, ce qui impose à Peiper davantage encore de retards et de détours. Le 19 décembre, il atteint Stoumont mais, le lendemain, ses lignes de ravitaillement sont compromises, et il est



confronté à des soldats de la 82^e division aéroportée et à des blindés de la 30^e division d'infanterie. Peiper essuie de lourdes pertes et se replie sur La Gleize. Le 24 décembre, à court de carburant et de munitions, il est forcé d'abandonner ses véhicules. Il rejoint à pied les lignes allemandes avec seulement huit cents de ses hommes.

Bastogne et le secteur sud

Dans le secteur sud de l'offensive, la 5^e armée Panzer de Manteufel se lance contre la 28^e division d'infanterie à travers le grand-duché de Luxembourg. Là aussi, l'avantage numérique des Allemands ne laisse aucune chance aux Américains, qui sont obligés de se replier ; mais dans des localités comme Clervaux, Weiler et Wiltz, ils résistent et réussissent à ralentir l'ennemi. La bataille de Clervaux est surnommée le « Petit Alamo » car une centaine de soldats résistent toute une nuit dans le château situé au centre de la ville.

Après le chaos des premiers jours, les nouvelles du front et les rapports des services de renseignements deviennent plus fiables, et il en émerge une image plus nette de la situation. Il est clair que les Allemands ont organisé leur offensive en deux armées principales et que Bastogne se trouve sur leur chemin. Le 19 décembre,

Cette photo d'une voiture de commandement du Kampfgruppe Knittel est prise à Kaiserbaracke le 18 décembre 1944. Photo de l'armée américaine.



Eisenhower rassemble ses généraux à Verdun. D'entrée de jeu, il donne le ton en déclarant : « Cette situation doit être vue comme une opportunité, et non un désastre. Je ne veux voir que des visages enthousiastes à cette table. » Quand il demande au général Patton combien de temps il lui faudra pour lancer une contre-offensive par le sud, Patton lui répond qu'il attaquera dans les quarante-huit heures. Les 101^e et 82^e divisions aéroportées avaient été gardées en réserve près de Reims pour se reconstituer après leurs combats aux Pays-Bas. Le 17 septembre, elles sont envoyées d'urgence vers les Ardennes. Herb Adams, de la 82^e division, se souvient du trajet glacial dans des camions ouverts. Les hommes sont si serrés qu'ils ne peuvent s'asseoir et les camions ne s'arrêtent que pour faire le plein ou pour changer de chauffeur. Il raconte : « Maintenant il est de nouveau minuit, et on n'a pas dormi (depuis vingt-quatre heures). On saute de ces foutus camions, et on se tape douze kilomètres à pied pour aller immédiatement se battre contre les Allemands. » Pendant que la 82^e affronte Peiper près de Stoumont, la 101^e improvise un périmètre défensif autour de Bastogne. Le 21 décembre, la ville est encerclée. Le gros des

chars allemands contournent Bastogne pour poursuivre leur route vers Marche-en-Famenne. Les défenseurs de Bastogne, sous le commandement du brigadier général Antony McAuliffe, sont isolés, et sous-approvisionnés en vêtements d'hiver, en munitions et en matériel médical. Le 22 décembre, le général von Lüttwitz lance un ultimatum et menace de détruire Bastogne avec son artillerie. McAuliffe répond d'un seul mot : « Nuts ! »

La défense héroïque de Bastogne, la célèbre réponse de McAuliffe sur fond doux-amer d'un Noël en temps de guerre constituent un mélange détonant pour la une de tous les journaux : « Le bastion des bâtards de Bastogne » devient le symbole de la vaillance des GI. Le capitaine Jack Prior, un médecin attaché à la 10^e division blindée, écrit à ce sujet : « Nous n'avions aucune idée de l'importance symbolique de cette bataille, nous pensions que ce n'était qu'une ville parmi d'autres. Nous ne nous sommes rendu compte de son importance que lorsque nous avons raccordé une radio à une batterie de camion pour écouter la BBC qui rendait hommage aux "braves défenseurs de Bastogne". Ils comparaient cette bataille à Waterloo, Gettysburg et Verdun ¹¹. »

Hitler, lui aussi, tourne son attention vers Bastogne. Puisque tout espoir de traverser la Meuse s'est dissipé, il tente de remporter une victoire symbolique. Il transfère ses forces du secteur nord vers Bastogne mais, le jour suivant, le ciel se dégage, permettant aux avions britanniques et américains de se lancer en masse dans la bataille. Ils s'attaquent aux colonnes de blindés, et larguent des ravitaillements sur Bastogne. Le Dr Jack Prior écrit : « Des centaines de C-47 ont survolé Bastogne et des parachutes multicolores sont tombés du ciel. Chaque couleur représente un type particulier de provision. Nourriture, munitions, couvertures et matériel médical ont été rassemblés avec un grand soulagement ¹¹. »

Les premiers blindés du général Patton atteignent Bastogne le 26 décembre, et l'encercllement de la ville est définitivement rompu le lendemain.



Des réfugiés passent par la ville de Bastogne fortement endommagée par les bombes le 30 décembre 1944. Photo de l'armée américaine.

Le fusil semi-automatique allemand *Gewehr 43* ci-dessous est surnommé le « Garand allemand » par les Américains, bien qu'il soit principalement inspiré du fusil soviétique SVT 40.



Lorsque le sort de la guerre tourne de nouveau en faveur des Américains à la fin du mois de décembre, les Allemands démoralisés commencent à se rendre en masse. Ils savent qu'ils seront traités humainement s'ils parviennent à survivre au premières minutes très tendues et risquées. Photo des archives nationales américaines.



Le 24 décembre, les forces allemandes qui avaient contourné Bastogne atteignent Celles, à quelques kilomètres de Dinant et de la Meuse, mais elles n'iront pas plus loin car d'importants contingents britanniques et américains défendent les ponts. L'offensive allemande est à bout de souffle et en panne de carburant. Cependant, si les Alliés ont stabilisé la ligne de front et regagné le contrôle de la situation, la bataille est loin d'être terminée. Les conditions météorologiques continuent à se dégrader et il faudra encore un mois de combats acharnés pour repousser les Allemands à leur point de départ.

Le score final

Les chiffres exacts des pertes humaines font défaut. On estime les pertes américaines à 80 000 hommes environ, dont 19 000 morts et autant de disparus ou de prisonniers. Pour les pertes allemandes, l'estimation va de 70 000 à 140 000 hommes. Mais alors que les États-Unis surmontent relativement vite ces pertes, les

Allemands sont affaiblis de manière irréparable.

Étant donné le rapport de forces en Europe en automne 1944, il paraît évident qu'Hitler ne pouvait rien infliger de plus qu'un contretemps aux Américains, qui progressaient inexorablement vers Berlin. Quand Hitler conçut son offensive dans les Ardennes, il n'avait sans doute aucun objectif stratégique précis, sinon le désir de passer à l'offensive pour reprendre un moment l'initiative. Dans son ouvrage sur la Bataille des Ardennes, Hugh Cole, historien officiel de l'armée américaine, écrit : « Il est plus probable que, étant donné ce que l'on sait de l'état d'esprit d'Hitler dans les trois derniers mois de sa vie, les Allemands n'avaient pas le choix entre la paix et la guerre, mais uniquement entre l'attaque et la défense ⁶. »

Les pertes énormes des Alliés durant les batailles d'Aix et de la forêt de Hurtgen démontrent combien les Allemands étaient redoutables lorsqu'ils occupaient des positions défensives bien préparées. Il est donc probable qu'en s'aventurant dans les Ardennes, Hitler ait précipité son ultime défaite.

À la conférence de Verdun, le 19 décembre, le général Patton avait déclaré de manière typiquement égocentrique : « Cette fois-ci, le boche a mis la tête dans le moulin à viande, et c'est moi qui tiens la manivelle ¹² ! »

La plus grossière erreur de jugement de la part d'Hitler fut sans doute le dédain qu'il éprouvait à l'égard des soldats américains. Son plan pour l'offensive des Ardennes prévoyait que ceux-ci allaient abandonner le combat par panique ou par dégoût. Mais un nombre suffisant d'entre eux ont trouvé la force de continuer à se battre. Ou, pour paraphraser Audie Murphy, l'un des soldats américains les plus décorés de la Deuxième Guerre, peut-être n'avaient-ils pas assez de courage pour supporter l'idée de se faire traiter de lâches ⁷.



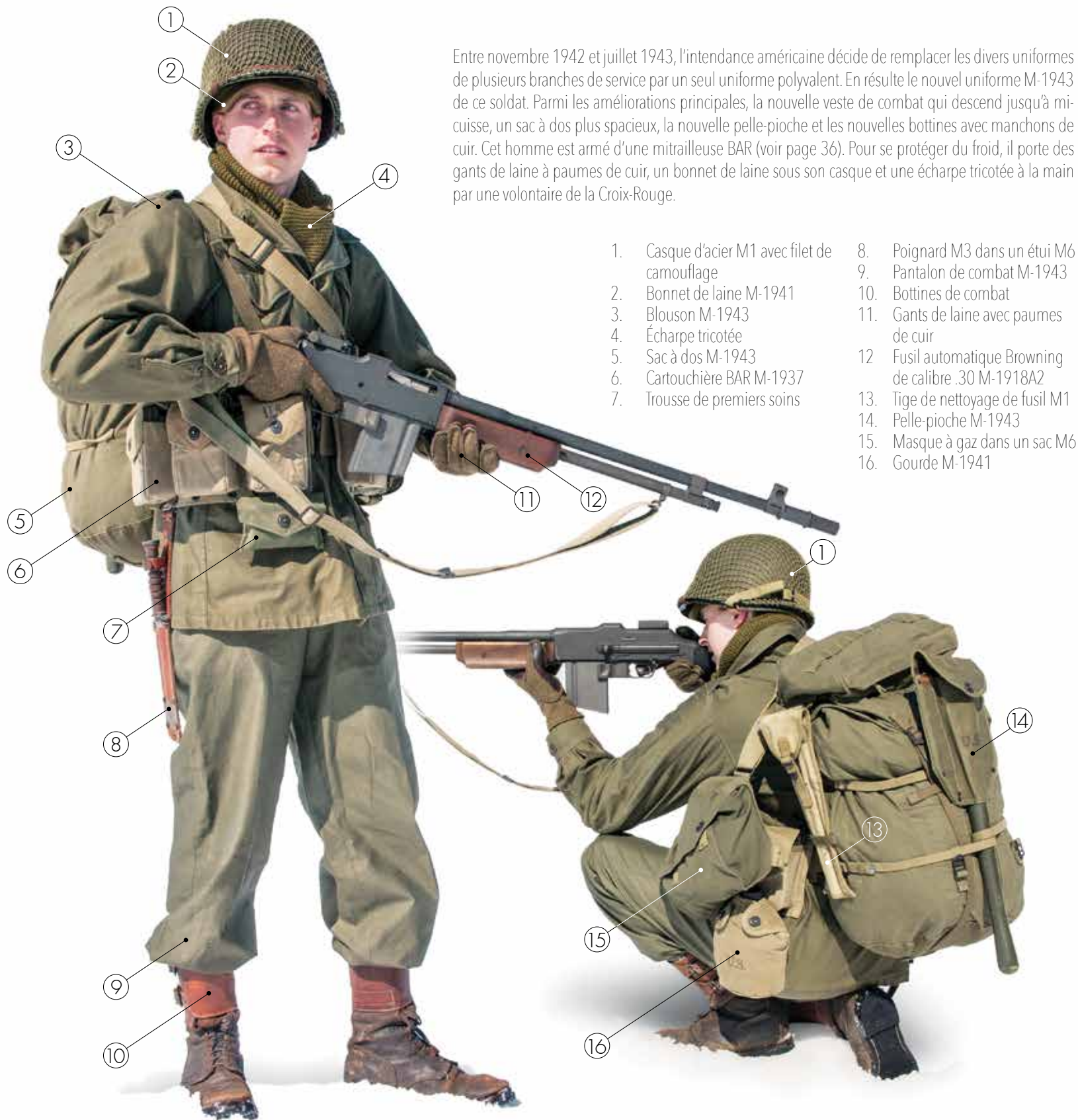
L'uniforme et l'équipement

Comme l'indiquent les chevrons sur ses épaules, cet homme a le grade de sergent. À plusieurs reprises durant la guerre, l'armée met à jour la panoplie des soldats, mais l'équipement neuf est distribué progressivement, selon les disponibilités et au fur et à mesure que s'épuisent les anciens stocks. Par conséquent, les soldats portent parfois des assortiments hétéroclites d'articles dont certains datent d'avant la Première Guerre mondiale. Ce qui, ajouté à leur attitude souvent décontractée, donne parfois aux soldats américains une allure un peu désinvolte.

1. Écusson de division
2. Chevrons de sergent
3. Baïonnette M1
4. Havresac M-1938
5. Pelle M-1910
6. Trousse de premiers soins
7. Gourde M-1910
8. Sac M-1938
9. Fusil US M1 de calibre .30
10. Casque d'acier M1
11. Veste de combat d'hiver
12. Pochette M-1923 à chargeurs de pistolet
13. Pistolet automatique M-1911 de calibre .45 dans un étui M3
14. Ceinturon à cartouches M-1918
15. Masque à gaz
16. Couteau de tranchée M-1918 dans une gaine M6
17. Gants de laine avec paumes de cuir
18. Pantalon de combat en coton
19. Bottes à neige M-1944



Entre novembre 1942 et juillet 1943, l'intendance américaine décide de remplacer les divers uniformes de plusieurs branches de service par un seul uniforme polyvalent. En résulte le nouvel uniforme M-1943 de ce soldat. Parmi les améliorations principales, la nouvelle veste de combat qui descend jusqu'à mi-cuisse, un sac à dos plus spacieux, la nouvelle pelle-pioche et les nouvelles bottines avec manchons de cuir. Cet homme est armé d'une mitrailleuse BAR (voir page 36). Pour se protéger du froid, il porte des gants de laine à paumes de cuir, un bonnet de laine sous son casque et une écharpe tricotée à la main par une volontaire de la Croix-Rouge.



- | | |
|---|--|
| 1. Casque d'acier M1 avec filet de camouflage | 8. Poignard M3 dans un étui M6 |
| 2. Bonnet de laine M-1941 | 9. Pantalon de combat M-1943 |
| 3. Blouson M-1943 | 10. Bottines de combat |
| 4. Écharpe tricotée | 11. Gants de laine avec paumes de cuir |
| 5. Sac à dos M-1943 | 12. Fusil automatique Browning de calibre .30 M-1918A2 |
| 6. Cartouchière BAR M-1937 | 13. Tige de nettoyage de fusil M1 |
| 7. Trousse de premiers soins | 14. Pelle-pioche M-1943 |
| | 15. Masque à gaz dans un sac M6 |
| | 16. Gourde M-1941 |

Conception graphique : Denis Hambucken
Textes : Denis Hambucken
Relecture : Françoise Osteaux

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2017
Tour et Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B - 1000 Bruxelles

D. 2017, 6852. 14
Dépôt légal : août 2017
ISBN 978-2-39025-008-1
Imprimé en Slovénie